

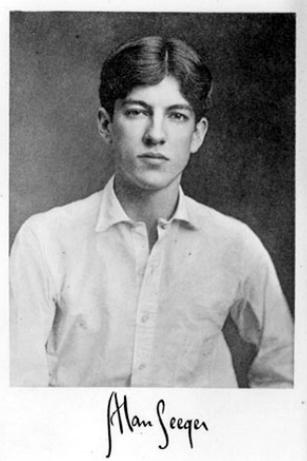
---

## Le légionnaire Alan Seeger, poète américain

---

*Sous chacune des petites croix érigées repose le légionnaire  
Il est sans épouvante au milieu du canon qui tonne  
Et, dans sa nuit, il dort en paix, sous l'éternelle fusillade.  
Pour que d'autres générations puissent dans les ans à venir,  
Libre de l'opprobre et de la menace,  
Posséder un plus riche héritage de bonheur,  
Il marche à cet héroïque martyr.*

*Estimant infime le paiement de sa dette,  
Pour que son drapeau puisse, l'honneur intact,  
Flotter sur les tours de la Liberté, de sa poitrine,  
Il fit un rempart et, de son sang, comble le fossé.*



### L'auteur de ces vers

Alan Seeger, de nationalité américaine, est né le 22 juin 1888 à New York où il passe toute son enfance, entre un frère aîné et une sœur cadette. En 1900, la famille part s'installer au Mexique ; avec son frère il reçoit l'éducation d'un précepteur. Tous trois rédigent une revue qu'ils ont intitulée "Le Prophète". Alan en est le rédacteur sportif mais il s'intéresse aussi à d'autres sujets faisant ainsi preuve de qualités précoces pour la littérature.



Figure 1-Alan Seeger  
alors qu'il est à  
Harvard (Collection  
privée)

A l'âge de quatorze ans, il retourne aux Etats-Unis, dans un collège puis entre à l'université Harvard en 1906. Il y mène une vie studieuse et contemplative sans beaucoup se lier avec les autres étudiants, du moins au début, mais sa participation à la rédaction de "Harvard mensuel" auquel il donne de temps en temps des poèmes, l'amène à se mêler à la vie sociale de ses camarades qui le décrivent ainsi : grand, élancé, le visage pâle mais plein d'énergie, étrangement mobile, comme un masque ; ses cheveux sont coupés courts, carrément au ras du front, le regard lointain...

Alan quitte l'université en 1910, passe deux ans à New York puis va s'installer à Paris, dans une chambre rue Sommerard, près du musée de Cluny. Conquis par la France et sa capitale, il fréquente surtout le Quartier Latin, les artistes et les étudiants. Pour lui Paris est une cité des mille et une nuits. Entre 1912 et 1914, il se consacre surtout à la poésie et rédige des chroniques dans le Mercure de France, Soirées de Paris et autres revues. En 1914, il cherche à faire publier un recueil de poèmes en anglais qui a pour titres "Juvenilia" d'abord à Londres puis à Bruges en Belgique où il est interrompu dans ses démarches par la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne. Il confie son manuscrit à un imprimeur et rentre précipitamment à Paris pour s'engager dans la Légion Etrangère avec une cinquantaine de compatriotes.

Alan expliquera son geste dans "Lettres écrites des tranchées de l'Aisne" qui paraît dans "New Republic" de New-York, le 22 mai 1915 et dans une lettre à sa sœur datée du 26 février 1916, il confie : "Il n'y a dans la nature que deux principes, l'amour et la lutte... De toutes les formules que revendique ma jeunesse, celle dont je suis resté partisan comporte trois catégories : soif de science, soif de sentiment,

soif de puissance", et poursuit dans son journal "Je me suis engagé pour que la France et spécialement Paris que j'aime ne cessent pas d'être la beauté qu'ils sont."

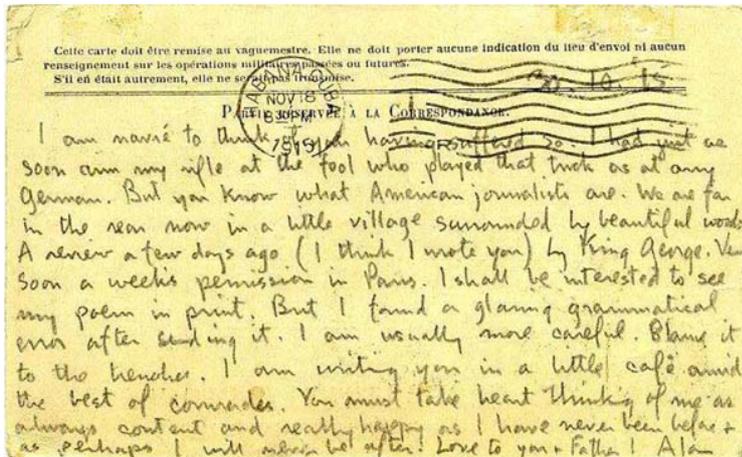


Figure 2-Verso d'une carte postale du légionnaire Alan Seeger adressé à sa famille (Carte postale)

### Sous le fanion vert et rouge de la Légion

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.	
Nom	SEGER
Prénoms	Alan
Grade	2 <sup>e</sup> classe
Corps	Régiment de Marche de la Légion étrangère
N <sup>o</sup>	19522 au Corps. - Cl. 1914
Matricule	5157 au Recrutement - Paris Central
Mort pour la France le	4 juillet 1916
à	Belloy-en-Santerre (Somme)
Genre de mort	tué à l'ennemi
Né le	23 mars 1888
à	New York Département Etat New York
Arr. municipal (Paris et Lyon)	
à défaut rue et N <sup>o</sup>	
Jugement rendu le	pas de tribunal de
acte ou jugement transcrit le	11 novembre 1916
à	Paris
N <sup>o</sup> du registre d'état civil	
250-765 1922. [26134]	

Figure 3-La fiche militaire d'Alan Seeger (SGA)

Au cœur de la guerre, Alan est affecté au Régiment de Marche du 2<sup>ème</sup> Régiment Etranger qui devient Régiment de Marche de la Légion Etrangère lors de sa fusion avec le Régiment de Marche du 1<sup>er</sup> Régiment Etranger en novembre 1915. Il est de tous les combats de son unité jusqu'à ce qu'il tombe blessé à mort en juillet 1916, vivant toutes les souffrances de la vie au front et dans les tranchées, ne cessant d'exalter les vertus guerrières malgré la mort côtoyée sans répit. Il porte toujours dans sa musette de quoi écrire son journal de route, des lettres à tous ses proches et des poèmes. Nommé caporal, il étonne les autres légionnaires par sa bravoure, son courage, un comportement distingué et généreux à l'égard de tous.



Figure 4-Le Légionnaire Alan Seeger au R.M.L.E. (The Literary Digest History of the World War-volume V-p.243)

### Sa dernière lettre, destinée à l'un de ses amis, est datée du 28 juin 1916 :

"Nous montons à l'attaque demain ; ce sera probablement la plus grande affaire encore entreprise. Nous aurons l'honneur de marcher dans la première vague. Pas de sac mais deux musettes, toile de tente roulée sur l'épaule, profusion de cartouches, de grenades et baïonnettes au canon. Je vous écrirai si je m'en sors ; sinon, mon seul souci terrestre est pour mes poèmes. Ajoutez à mon dernier volume, l'ode que je vous ai envoyée et les trois sonnets et, vous aurez opéra omnia quae existant.

Je suis content de marcher dans la première vague. Quand on est dans de telles affaires, le mieux est d'y être en plein. Et ceci est la suprême expérience."

La bataille de Belloy-en-Santerre. La suite est décrite par ses compagnons d'armes. Son ami légionnaire, Rif Bear, d'origine égyptienne s'exprime en français :

"Dans la nuit du 30 juin au 1er juillet nous quittâmes Bayonvillers pour nous rapprocher de la ligne de feu. Nous allâmes au Proyard, en réserve d'armée. Le 1er juillet à 8 heures l'on nous rassembla pour le rapport et l'on nous annonça que l'offensive générale commençait à 9 heures sans nous, puisque nous étions en réserve, et que l'on nous aviserait du jour et de l'heure où nous entrerions en action. Le rapport terminé, nous fîmes la corvée d'obus ; nous déchargions les obus de "205" des camions automobiles qui les amenaient jusqu'à nous.

Il régnait partout un remue-ménage effroyable. Les coloniaux avaient enlevé les premières lignes allemandes, des milliers de prisonniers arrivaient de partout, et les ambulances défilaient continuellement sur les routes. Avides de nouvelles, nous délaissions notre travail pour courir aux renseignements qui étaient de très bon augure.

Vers 4 heures, nous quittâmes Proyard à destination de Fontaine-les-Cappy, en première ligne. Alan était radieux et attendait impatiemment le moment de prendre part à l'action. Partout c'était le délire et la joie d'avoir repoussé l'ennemi sans perte de notre part. L'on croyait ne plus éprouver de résistance et que notre choc serait fatal aux Allemands.

Après avoir passé la nuit à Fontaine-les-Cappy, nous nous dirigeâmes le matin vers les anciennes premières lignes allemandes. Je passais presque toute la journée avec Alan ; il était heureux ; une émotion délicieuse l'étreignait, me disait-il, "mon rêve approche ; c'est peut-être ce soir ou demain que nous attaquerons. Je suis très content mais cela m'ennuie un peu à cause de la permission du 4 juillet. Je n'ai aucun espoir de revoir Paris avant le 6 ou le 7, mais si cette permission ne m'est pas accordée, "Maktoub, Maktoub", ajouta-t-il en souriant.

Le champ, de bataille était relativement calme ; peu d'obus tirés par l'ennemi en déroute, et nos troupes avançaient de tous les côtés ; les coloniaux avaient pris Assevillers et le lendemain nous devions les remplacer en première ligne. Le 3 juillet, vers midi, nous nous dirigeâmes vers Asservillers et nous devions faire la relève avec la tombée de la nuit. Nous allâmes, Seeger et moi, visiter Asservillers. Il avait son calme habituel. Nous ramassâmes des souvenirs, des cartes postales, lettres, des carnets de route, tout en bavardant... quand, tout à coup, l'on appela : la compagnie se rassemblait pour aller en première ligne.

Le soleil était couché, une pénombre croissante enveloppait la terre ; à la faveur des ténèbres naissantes la relève se fit sans incident. On ignorait les positions des Allemands en les supposant à quelques cent mètres de nous tandis que réellement ils avaient reculé jusqu'à Belloy-en-Santerre et n'avaient laissé devant nous que quelques sentinelles et petits postes avancés. Toute la nuit fut employée à se fortifier, creuser des tranchées et faire des patrouilles pour se rendre compte de l'emplacement de l'ennemi. J'étais en petit poste et Alan travaillait.

A l'aube je rencontrai Alan et lui demandais ses impressions. Il était enchanté. " Sans ces sales pelles et pioches, ce serait superbe, me dit-il, mais ces outils tuent le charme de la guerre. Heureusement, ajouta-t-il, que c'est fini, - maintenant c'est la guerre en rase campagne et nous n'aurons plus de tranchées ", - et il me montra ses mains si fines, salies et meurtries par le dur labeur de terrassier. La pluie commença à tomber et nous courûmes chacun de notre côté nous mettre à l'abri sous nos toiles de tente.

Vers 4 heures, le cri : "*en tenue ! en tenue pour l'attaque !*" passe de bouche en bouche et fait naître un remue-ménage...

En prenant ma place je rencontre Alan, qui va rejoindre la sienne ; nous nous serrons la main et nous souhaitons de tout cœur bonne chance. Notre compagnie est la réserve du bataillon. Deux bataillons doivent attaquer Belloy-en-Santerre. Les compagnies formant la première vague sont déployées dans la plaine ; les baïonnettes brillent au-dessus des blés déjà très hauts.

La première section, celle d'Alan, forme la droite et l'avant-garde de la compagnie et la mienne forme l'aile gauche. Après le premier bond, nous nous couchons à terre et je vois la première section prendre

de l'avance sur nous ; elle se dirige vers l'extrême droite du village de Belloy. J'aperçois Alan, je l'appelle et lui, fais un signe amical de la main. Il me répond d'un sourire.

Comme il était pâle ! Sa haute silhouette se détachait sur le fond vert des champs de blé ; il était le plus grand de sa section. La tête haute, le regard fier, je le voyais courir baïonnette au canon ; bientôt il disparut. C'était la dernière fois que je voyais mon ami."

L'assaut est terrible, les pertes sont importantes : les compagnies de la première vague se trouvent prises en enfilade par un feu très dense de l'ennemi, le tir de ses mitrailleuses frappe impitoyablement. Mortellement blessé, le caporal Alan Seeger est l'un des premiers à tomber mais encore vivant, il regarde passer ses camarades qu'il ne peut suivre ; aucun secours n'est possible. Les officiers et sous-officiers sont tous mis hors de combat les uns après les autres. Cloués au sol, sans lever la tête, les blessés commencent à s'interpeller pour se compter et échanger des nouvelles ; lorsque, tout d'un coup, un moment de flottement s'établit sur le champ de bataille, un silence lourd et pesant envahit tout quelques instants.

Puis, brusquement vers le village, le clairon d'un légionnaire sonne la charge, les gradés crient à l'assaut ... les survivants du 3ème Bataillon s'emparent de Belloy-en Santerre.

*"A ce moment-là, écrira plus tard le Capitaine de Tscherner, qui vient d'être grièvement blessé, il se passa quelque chose de sublime parmi les blessés et les mourants : on entendit soudain un cri vibrant : Ils y sont ... Belloy est pris !... Vive la Légion ! Vive la France ! C'étaient les légionnaires qui prenaient leur part de victoire."*

La défense de Belloy est aussitôt organisée pour repousser les nombreuses contre-attaques qui vont rendre la situation très critique à plusieurs reprises. La bataille va durer toute la nuit ; le dernier assaut de plusieurs compagnies allemandes est repoussé à 4 h 45. Avec le lever du jour, les secours se mettent en place pour venir en aide aux blessés et ramasser les morts parmi lesquels l'on retrouve le corps du Caporal Alan Seeger ; ils sont regroupés et inhumés sur place. Plus tard, des survivants évoquant la fin du poète, ont affirmé l'avoir entendu chanter des chansons folkloriques françaises durant la nuit. Victorieux, le R.M.L.E. qui comptait près de 2.000 hommes avant la bataille, a perdu 25 officiers ainsi que 844 sous-officiers et légionnaires, faisant 750 prisonniers dont 15 officiers.

Dès la fin de la Grande Guerre, le père d'Alan Seeger rechercha la sépulture de son fils. Il ne trouva rien. Poursuivant ses ravages, la guerre avait tout effacé. Aussi, lors de la reconstruction du clocher de l'église de Belloy, il offrit une cloche frappée du nom de la mère du poète disparu. Peut-être pour qu'elle sonne en écho aux appels d'une mère recherchant son enfant ?



En 1923, la France a fait ériger un monument à la mémoire des "Volontaires Américains morts pour la France" durant la grande Guerre. Il est situé à Paris, place des Etats-Unis, en bordure de l'avenue d'Iéna, non loin de "l'Arche immense où repose l'Inconnu". La statue de bronze qui le surplombe est l'œuvre du sculpteur Jean Boucher qui a travaillé d'après une photographie d'Alan Seeger qui figure ainsi en bonne place au cœur de Paris qu'il aimait tant.

*Figure 5-Le monument aux volontaires américains sur la place des États-Unis dans le XVIème arrondissement (Collection privée)*

Son nom se trouve à l'arrière du monument sur lequel sont gravés ceux des 23 autres américains tombés dans les rangs de la Légion Étrangère.

Sur le socle, de chaque côté, l'on a aussi sculpté deux citations du poète, en anglais, traduites par Alain Rivoire, extraites de "Ode à la mémoire des volontaires américains tombés pour la France", écrite peu avant sa mort pour être lue devant les statues de La Fayette et de Washington à Paris au Décoration Day", le 30 mai 1816 :

*"...Ils ne poursuivaient pas de récompenses vaines, ils ne désiraient rien que d'être sans remord, frères des soldats bleus, à l'honneur à la peine et de vivre leur vie et de mourir leur mort..."*

*"... Salut frères, adieu grands morts, deux fois merci. Double à jamais est votre gloire d'être morts pour la France et d'être morts aussi pour l'honneur de notre mémoire..."*

**Benoît Guiffroy et Jean-Michel Lasaygues**

*"Jeune légionnaire, enthousiaste et énergique, aimant passionnément la France. Engagé volontaire au début des hostilités, a fait preuve au cours de la campagne d'un entrain et d'un courage admirables. --  
--Glorieusement tombé le 4 juillet 1916."*

(Citation à l'ordre du jour de la Division du Maroc, 25 décembre 1916.)



*Figure 6-Le 5 juillet 2006, 90 ans après les événements, une délégation franco-américaine inaugure une plaque dans le cimetière militaire de Lihons (dans la Somme) à la mémoire du poète Alan Seeger. Ici, nous voyons le Sous-préfet de l'Aisne M. Lhemanne; le Docteur Seta (dont le grand-père était légionnaire avec Alan Seeger); Matthew Dever, premier secrétaire de l'ambassade des états-Unis; Lisette Queyrat, Déléguée Générale du Souvenir Français pour le Département de la Somme; Craig Rahanian, Directeur de la commission des monuments américains de la bataille de la Somme; Marcel Queyrat, Président du Comité Cantonal du Souvenir Français de Chaulnes (Photo: Lorna Rahanian)*

## Annexe 1 - La mort d'Alan Seeger dans le journal L'illustration

*Extrait du journal "L'illustration" N° 3856 daté du 27 janvier 1917*

Un hommage délicat et émouvant a été rendu au poète Alan Seeger, dimanche dernier, à la Comédie-Française, au cours d'une matinée de gala organisée en l'honneur des volontaires américains morts pour la France. M. René Besnard, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, rappela au nom du gouvernement les morts héroïques des Chapman, des Prince, des Rockwell, des Weecks, et il exalta les raisons qui décidèrent ces beaux jeunes hommes de l'Amérique à venir prendre une part si fraternelle de nos souffrances et de nos gloires.

*« C'est le sentiment, dit-il, c'est l'honneur, c'est la sainteté de notre cause qui ont jeté ces héros dans la bataille. »* Et cette interprétation fut confirmée par les poèmes du volontaire américain Alan Seeger que M, Silvain et que Mme Weber récitèrent après le discours du ministre.

Alan Seeger, caporal à la légion étrangère, est mort le 4 juillet dernier, au début de l'offensive de la Somme, à l'attaque du village de Belloy-en-Santerre. Il avait vingt-huit ans. C'était un véritable poète, riche d'images nouvelles et de la plus fraîche sensibilité, qui souriait à la vie avec une jeunesse charmante et qui apportait dans notre vieille terre d'Europe l'amour des rêves inspirés par les grands espaces et les immenses ciels de son enfance et de sa patrie.

Il était né à New-York ; il avait suivi sa famille au Mexique et, lorsqu'il revint avec elle aux Etats-Unis pour entrer à l'école, il rapportait le souvenir des paysages tropicaux. Elève du Harvard Collège, il trouva dans la lecture et la traduction de Dante et de l'Arioste l'orientation de sa vocation poétique. Et Paris l'attira. Il y vint en 1913 avec toute l'ardeur d'un romantique et, dans l'enchantement du quartier latin, de sa petite chambre ouverte sur le musée et le jardin de Cluny, il composa ses Juvenilia. Dans l'été de 1914, il porta son manuscrit à un éditeur de Londres, mais oublia le plaisir d'être imprimé pour les joies des visites au British Muséum. La menace de la guerre le surprit à Cantorbury où il passait quelques jours avec son père. Il revint à Paris, par Bruges où il déposa chez un libraire ses manuscrits qui lui furent providentiellement rapportés au début de 1916...

Dès la fin d'août 1914, il s'était engagé dans la Légion Étrangère avec une cinquantaine de ses compatriotes. L'instruction militaire du bataillon fut faite à Toulouse en six semaines. A la fin d'octobre, Alan Seeger et ses camarades gardaient des tranchées au Sud de Reims. En 1915, la Légion s'en fut de secteur en secteur et le poète se félicitait de sa nouvelle existence dans les lettres qu'il écrivait à sa famille. Après l'offensive de Champagne, le bruit de sa mort courut aux États-Unis. Il démentit lui-même la nouvelle et joyeusement. Une bronchite le conduisit, dans l'hiver, à l'hôpital et nécessita un congé de convalescence après lequel il retourna au front, pour prendre part à l'offensive de la Somme où il trouva la mort qu'il ne redoutait pas.

Dans l'un de ses poèmes, Champagne 1914-1915, que M. André Rivoire a traduit avec une piété harmonieuse, il avait demandé à ceux qui riront demain dans les fêtes heureuses de boire le vin d'or en pensant à ceux qui sont tombés.

Tous, par milliers, d'un cœur volontaire et tenace, Sont tombés bravement pour que ceux qui viendront, Libres de toute honte et de toute menace, Puissent vivre leur vie et porter haut leur iront.

Dans un autre, une Ode en souvenir des Américains qui devait être lue au « *Decoration Day* » de 1916, devant les statues de Washington et de La Fayette, à Paris, il avait écrit : « *Une heure glorieuse vaut une éternité obscure.* »

Les deux poèmes récités par M. Silvain, doyen de la Comédie-Française, et par Mme Weber furent applaudis longuement et avec une émotion intense. Un incident très touchant se produisit en outre au foyer des artistes. Lorsque les compagnons d'armes du poète vinrent remercier Mme Weber qui s'était drapée dans les plis d'un drapeau américain, tous s'inclinèrent et portèrent pieusement à leurs lèvres l'étoffe du drapeau étoile, symbole de leur Patrie.

.../...

## Annexe 2 : Lire des poèmes d'Alan SEEGER

### I HAVE A RENDEZ-VOUS WITH DEATH

I have a rendez-vous with Death  
At some disputed barricade,  
When Spring comes back with rustling shade  
And apple-blossoms fill the air --  
I have a rendez-vous with Death  
When Spring brings back blue days and fair.

It may be he shall take my hand  
And lead me into his dark land  
And close my eyes and quench my breath --  
It may be I shall pass him still.  
I have a rendez-vous with Death  
On some scarred slope of battered hill,  
When Spring comes round again this year  
And the first meadow-flowers appear.

God knows 'twere better to be deep  
Pillowed in silk and scented down,  
Where Love throbs out in blissful sleep,  
Pulse nigh to pulse, and breath to breath,  
Where hushed awakenings are dear ...  
But I've a rendez-vous with Death  
At midnight in some flaming town,  
When Spring trips north again this year,  
And I to my pledged word am true,  
I shall not fail that rendez-vous.

### J'AI UN RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT

J'ai un rendez-vous avec la Mort  
Sur quelque barricade âprement disputée,  
Quand le printemps revient avec son ombre  
frémissante  
Et quand l'air est rempli des fleurs du pommier.

J'ai un rendez-vous avec la Mort  
Quand le printemps ramène les beaux jours  
bleus.  
Il se peut qu'elle prenne ma main  
Et me conduise dans son pays ténébreux  
Et ferme mes yeux et éteigne mon souffle.  
Il se peut qu'elle passe encore sans m'atteindre.

J'ai un rendez-vous avec la Mort  
Sur quelque pente d'une colline battue par les  
balles  
Quand le printemps reparait cette année  
Et qu'apparaissent les premières fleurs des  
prairies.

Dieu sait qu'il vaudrait mieux être au profond  
Des oreillers de soie et de duvet parfumé  
Où l'Amour palpite dans le plus délicieux  
sommeil,  
Pouls contre pouls et souffle contre souffle,  
Où les réveils apaisés sont doux.

Mais j'ai un rendez-vous avec la Mort  
A minuit, dans quelque ville en flammes,  
Quand le printemps d'un pas léger revient vers  
le nord cette année  
Et je suis fidèle à ma parole :  
Je ne manquerai pas à ce rendez-vous-là.

**ODE IN MEMORY OF THE AMERICAN VOLUNTEERS  
FALLEN FOR FRANCE**  
**(To have been read before the statue of Lafayette and  
Washington in Paris,  
on Decoration Day, May 30, 1916.)**

I

Ay, it is fitting on this holiday,  
Commemorative of our soldier dead,  
When--with sweet flowers of our New England May  
Hiding the lichened stones by fifty years made gray--  
Their graves in every town are garlanded,  
That pious tribute should be given too  
To our intrepid few  
Obscurely fallen here beyond their seas.  
Those to preserve their country's greatness died;  
But by the death of these  
Something that we can look upon with pride  
Has been achieved, nor wholly unrequited  
Can sneerers triumph in the charge they make  
That from a war where Freedom was at stake  
America withheld and, daunted, stood aside.

II

Be they remembered here with each reviving spring,  
Not only that in May, when life is loveliest,  
Around Neuville-Saint-Vaast and the disputed crest  
Of Vimy, they, superb, unfaltering,  
In that fine onslaught that no fire could halt,  
Parted impetuous to their first assault;  
But that they brought fresh hearts and springlike too  
To that high mission, and 'tis meet to strew  
With twigs of lilac and spring's earliest rose  
The cenotaph of those  
Who in the cause that history most endears  
Fell in the sunny morn and flower of their young years.

III

Yet sought they neither recompense nor praise,  
Nor to be mentioned in another breath  
Than their blue-coated comrades whose great days  
It was their pride to share--ay, share even to the death!  
Nay, rather, France, to you they rendered thanks  
(Seeing they came for honour, not for gain),  
Who, opening to them your glorious ranks,  
Gave them that grand occasion to excel,  
That chance to live the life most free from stain  
And that rare privilege of dying well.

IV

O friends! I know not since that war began  
From which no people nobly stands aloof  
If in all moments we have given proof  
Of virtues that were thought American.  
I know not if in all things done and said  
All has been well and good,  
Or of each one of us can hold his head  
As proudly as he should,  
Or, from the pattern of those mighty dead

Whose shades our country venerates to-day,  
If we 've not somewhat fallen and somewhat gone astray,  
But you to whom our land's good name is dear,  
If there be any here  
Who wonder if her manhood be decreased,  
Relaxed its sinews and its blood less red  
Than that at Shiloh and Antietam shed,  
Be proud of these, have joy in this at least,  
And cry: `Now heaven be praised  
That in that hour that most imperilled her,

Menaced her liberty who foremost raised  
Europe's bright flag of freedom, some there were  
Who, not unmindful of the antique debt,  
Came back the generous path of Lafayette;  
And when of a most formidable foe  
She checked each onset, arduous to stem--  
Foiled and frustrated them--  
On those red fields where blow with furious blow  
Was countered, whether the gigantic fray  
Rolled by the Meuse or at the Bois Sabot,  
Accents of ours were in the fierce mêlée;  
And on those furthest rims of hallowed ground  
Where the forlorn, the gallant charge expires,  
When the slain bugler has long ceased to sound,  
And on the tangled wires  
The last wild rally staggers, crumbles, stops,  
Withered beneath the shrapnel's iron showers:--  
Now heaven be thanked, we gave a few brave drops;  
Now heaven be thanked, a few brave drops were ours.'

V

There, holding still, in frozen steadfastness,  
Their bayonets toward the beckoning frontiers,  
They lie--our comrades--lie among their peers,  
Clad in the glory of fallen warriors,  
Grim clustered under thorny trellises,  
Dry, furthest foam upon disastrous shores,  
Leaves that made last year beautiful, still strewn  
Even as they fell, unchanged, beneath the changing  
moon;  
And earth in her divine indifference  
Rolls on, and many paltry things and mean

Prate to be heard and caper to be seen.  
But they are silent, clam; their eloquence  
Is that incomparable attitude;  
No human presences their witness are,  
But summer clouds and sunset crimson-hued,  
And showers and night winds and the northern star  
Nay, even our salutations seem profane,  
Opposed to their Elysian quietude;  
Our salutations calling from afar,  
From our ignobler plane  
And undistinction of our lesser parts:  
Hail, brothers, and farewell; you are twice blest, brave  
hearts.  
Double your glory is who perished thus,  
For you have died for France and vindicated us.